

XYZ. La revue de la nouvelle

Comme une Folle

Anouk Lanouette Turgeon



Number 93, Spring 2008

Rites de passage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3005ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lanouette Turgeon, A. (2008). Comme une Folle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 59–65.

Comme une folle

Anouk Lanouette Turgeon

Dans le désert, brûler, parce que l'âme prend feu
quand elle cesse d'aimer.

LHASA DE SELA, *El Desierto* (traduction libre)

QUAND je ferme les yeux, un cri monte. Le mien, oui. Presque dix ans que je me promène avec ça. J'ai mon billet, c'est confirmé, je pars. Le 16 mai. Une « destination vacances » insolite : Israël.

Pourquoi ? Parce que, il y a dix ans, j'ai laissé une partie de moi là-bas. Donc il faut que j'y retourne. Pas pour la ramener, cette partie. D'abord pour la revoir. « Salut, comment ça va, *long time no see* malgré la télépathie !... » Prendre son pouls, parler de ses projets, que sais-je ? Elle va rester là-bas, sans doute. Va falloir que je lui demande, c'est à suivre. Ne pas la ramener de force. Je ne ferais pas ça.

Si je m'en vais en terre sainte, athée que je suis, c'est à cause de ce cri... cri de joie et de détresse à la fois, qui a surgi après un silence mortel.

En 1997, j'ai atterri au kibboutz Sdot Yam. Après une rupture qui a failli me jeter en bas du pont. Ma moelle épinière atteinte. Un trou dans mon centre. Je savais que j'allais revivre, mais l'air se faisait rare. À peine la force de respirer. Perdu la parole. Écho à l'intérieur.

Dans un avion pour Tel-Aviv, un petit monticule de cendres à la place du cœur, calme, je me laisse porter. J'ai vingt-cinq ans, la vie devant moi. Et pourtant elle est derrière moi, ma vie. Devant, il n'y a rien. Horizon nul. Mon corps suit les consignes, mais dedans il n'y a pas de service au numéro que vous avez composé. Absente de moi-même. Et, paradoxalement, cette absence me rend présente au monde. Disponible. Prête à tout.

Tel-Aviv. Midi et quelques, quarante degrés sur le trottoir sans ombre à attendre l'autobus mon sac sur le dos. Je lève le visage, le soleil se rapproche et me berce. Je fonds, souriante.

Dans l'autobus presque vide, je laisse tomber mon sac et mon corps surchauffé sur le siège le plus proche. Le chauffeur réagit à un passager en haussant le ton, ils s'engueulent, le passager ressort sans que quoi que ce soit de leur échange ne soit parvenu à mon entendement. Je veux comprendre cette langue.

Le paysage défile. Le véhicule est plus élevé qu'à Montréal, l'impression de rouler dans une jeep énorme. Il y a de l'hébreu partout; je le scrute sans pouvoir déchiffrer quoi que ce soit. Paysage inondé de lumière, verdure ondoyante, fleurs et arbres à l'infini, couleurs vives dans les champs épanouis. Puis kibboutz Sdot Yam. *Les champs et la mer*. Entre Haïfa et Tel-Aviv. Sur la Méditerranée. L'eau limpide, bleu turquoise, le soleil qui s'éclate sans arrêt, le vent qui caresse sans brusquer, la chaleur sans humidité. Peaux mates sur la plage, cheveux noirs, blond-châtain, yeux pers, verts, noirs, bleus, toutes les couleurs du monde à portée de regard, une diversité affolante. Les Israéliens ont presque tous une généalogie qui concerne trois, quatre, huit pays différents. Miam! Pourquoi aller ailleurs si le monde entier est ici?

Tout se passe très vite dès le début. Tout se passe souvent très vite quand on arrive seule quelque part.

L'entente avec les Israéliens est spontanée. Surprenante. Sans effort. Je rencontre bientôt Yossi. Avec qui je passe la nuit. Cheveux bouclés mi-longs, yeux noirs, traits fins, mains fortes et gracieuses, sourire lumineux, lèvres pulpeuses, belles dents blanches juste assez croches, tout petit bedon, peau douce, corps chaud. Attirance instantanée, rapprochement facile.

Le jour: levée tôt — 5 h 30 à 6 h, je travaille à la buanderie. À presser des vêtements dans une machine qui produit de la vapeur à fond la caisse (quand il fait déjà 30° dehors). À 10 h, changement d'étuve, je commence à la cuisine, on coupe des tomates et des concombres, du chou rouge et d'autres condiments, je suis maladroite, je finis la première journée avec des entailles à tous les doigts. Et à partir de 14 h — ô bonheur! — plage à volonté. Nourrie, logée. «Bénévoler», c'est fou l'effet que ça me fait. Intégrée dans un tissu social qui me rend utile, je sens que mon cœur-phénix rebat. Le sens refait surface. Ça faisait longtemps.

Le soir: fête à volonté. Au bar, l'alcool attise les corps et les esprits, les danses se déjantent, les rencontres se multiplient. Puis re-plage. Pas tout à fait la même: la nuit, c'est différent, la toute-seulitude des vagues tranquilles, le large qui se fond dans l'obscurité clair-de-lunée, et puis la texture de l'air: le vent chaud est d'une douceur infinie, l'air salé le remplit de titillations et autres chatteries. Énergisation assurée.

Les nuits sont courtes, les matins, vive le pilote automatique. Sur la plage, l'après-midi, je récupère: siesta et liquéfaction sous le soleil qui plombe. Et l'eau de la mer me régénère. Cette vie, c'est la mienne, *I'm falling in love all over the place*, je décide de rester plus longtemps que les deux mois prévus. Six mois, un an, on verra. Je suis chez moi — comme je ne l'ai jamais été dans le pays où je suis née.

Pourtant, devinez quoi, on va me rapatrier bien avant. Parce que je vais devenir folle, paraît-il. Les psy diront psychose, possibilité de maniaco-dépression. Moi, je dis euphorie, illumination, amour de l'humanité, ravissement global. État de grâce. Débordée. Par la vie. La beauté folle de la vie qui redonne tant après avoir tout pris.

Le moment exact où la folie a commencé, je peux le dire. Sur la plage, je suis couchée sur le sable et tout à coup surgit dans ma tête cette phrase souvent entendue qui dit que tout ce qui se trouve dans l'univers est constitué des mêmes éléments, les humains le vent le sable les animaux les maisons les plantes les cellules souches et l'eau de vaisselle, rien ne se perd, rien ne se crée. Tout est constitué des mêmes éléments, la matière ne fait que voyager d'un corps à l'autre, d'une densité à l'autre depuis le début des temps. Et il y a un dé clic. Promis juré, je sens dans mon corps quelque chose qui ouvre. La cloison qui saute. Tranquillement.

Je suis différente dedans, transformée. Infinitésimalement, mais juste assez pour ne plus jamais être la même.

Je suis là, couchée sur la plage. Des parcelles de ma peau se détachent et vont se décomposer dans le sable, je sens l'effritement, les particules de ma chair s'enfoncer dans le sol et rejoindre les morts et les vies des humains qui ont foulé ce sol il y a cinq mille ans. D'habitude, ces choses-là se produisent de toute façon — la

circulation des molécules entre soi et le monde —, mais passent inaperçues, imperceptibles. Là, tout à coup, elles sont impossibles à rater.

C'est comme entrer dans une autre dimension, mais sans quitter celle dans laquelle les autres évoluent. Ils ont dit que je délierais, mais il ne faut pas les croire, ils ne savent pas ce qu'ils disent, je n'ai perdu contact avec la réalité à aucun moment, au contraire, je n'ai jamais été en communication aussi directe et sans entraves avec la vie, aussi branchée sur le moment présent; cette autre dimension existe, je ne l'ai pas hallucinée, elle est au cœur de celle dans laquelle vous vivez — ou croyez vivre, ou végétez — chaque jour.

Gravé dans mon corps, j'ai le souvenir clair de la circulation des éléments et de la communication avec la matière, je n'invente pas, c'est une trace physique; tactile, visuelle, indiscutable. Comme quand on se casse un bras ou qu'on voit quelqu'un mourir, ce n'est pas quelque chose sur quoi on peut se tromper.

Jade me fait terriblement penser à ma meilleure *chum* à Montréal; Éli est le portrait tout craché de mon père plus jeune; Yoan a l'humour et le charme de mon frère; Sara, c'est à la fois ma mère et ma sœur; plus personne ne me manque, mon cœur a trouvé un nid. Délice inédit.

Une certitude. Je suis certaine d'être à la bonne place au bon moment. Que le trajet n'a pas été vain, que tout a un sens, que même quand je ne voyais pas où j'allais j'étais déjà en chemin vers ici.

Poreuse. Mon corps n'est plus une unité solo dans l'univers; je fais partie d'un grand orchestre. Le *big band* du paradis?

Comme une union, comme une alliance. Je disais traversée des densités: c'est-à-dire que des vestiges de rêves, de désirs, d'idées, venus de personnes aujourd'hui mortes ou très éloignées, peuvent féconder des révolutions, des projets, des fantaisies, des inventions ou des idées de génie... qui en rencontrent d'autres, qui en fertilisent d'autres, et ainsi de suite. La vie l'emporte. La mort n'existe plus. J'entre dans la continuité globale. C'est un apaisement sans nom. Une réconciliation sans précédent. L'éternité?

Il faut répandre la bonne nouvelle.

Action. J'interpelle tous ceux que je peux sur mon passage, les jeunes, les vieux, les rejets, les populaires, les Israéliens comme les étrangers, je leur parle, je leur dis ce qui m'arrive, j'ai une conversation sans fin avec le monde entier.

Par exemple, j'arrive dans la salle à manger commune et je m'adresse à Ouli — un pétard aux yeux gris-bleu et à la peau mate-éché que j'ai remarqué dès le premier jour — en criant parce qu'il est à trois tables de moi : « Hé ! bel enfant, tu sais ce qu'on appelle dieu ? » Les regards se tournent vers moi, on rit, on ne sait pas trop si elle joue ou si elle est vraiment déconnectée. Et je réponds à ma question, autosuffisante : dieu, c'est tout simplement cette énergie qui nous unit, nous dépasse et dépasse la somme de ses parties, le mot — dieu —, c'est l'invention des hommes pour la nommer, cette énergie, ce grand mystère, cette force qui s'incarne dans l'intelligence de la matière, la magie de la communion des vivants, la vie éternelle elle est ici-bas, savais-tu ça, il ne faut pas l'espérer ailleurs, notre matière continue de se transformer après l'extinction du corps et de l'esprit, on devient des particules d'air, de terre, quelle bonne idée quand même, dans le sol où je marche, il y a je ne sais pas combien de promesses pas encore réalisées, dans les murs, chez toi, il y a aussi des restes d'orgies et des ferments de rébellions, sans compter que si on écoute vraiment le vent qui siffle on se prend les soupirs des vieillards amnésiques et les gémissements des amants consumés, faut pas se surprendre si on se réveille un matin avec le souvenir d'une guerre qu'on n'a pas vécue ou avec dans le ventre des épines ou des papillons sans origine déclarée.

Et j'éclate de rire, folle de joie.

C'est pas complètement insensé ce que je dis, c'est juste un peu dément à entendre à six heures du soir dans une salle à manger commune quand la fille parle comme si elle venait d'avoir une révélation.

Dans la pièce, mes mots résonnent, le volume est démesuré. Trop intense, hyperverbo-unitaire, communisto-planétaire, je m'éclate. Impossible d'arrêter le feu roulant de liens qui se font dans ma tête, mes neurotransmetteurs surchauffent, mes idées défilent à la vitesse de la lumière, je n'arrive pas à suivre, mais j'adore le mouvement.

La cloison entre moi et le monde a fondu. Une transe qui durera plusieurs semaines. Inouïe. Je le souhaite à tout le monde. Sans rire.

Après avoir fait l'amour avec Yossi, je suis seule dehors, couchée sur le sable et je respire la nuit. Une étoile filante plonge devant moi dans le ciel noir. Et surgit une certitude folle : cette étoile, c'est un petit spermatozoïde qui féconde l'œuf, je suis enceinte.

Faut savoir que Yossi m'avait dit qu'il était stérile — juré, même. On baisait sans protection parce qu'il m'avait promis pas de maladie, pas de sida, pas d'enfant. Et il ne m'avait pas menti. Mais il fallait que ça arrive, je suppose : la réincarnation fantôme du bébé-revenant. On dit retour du refoulé, docteur, c'est bien ça ? Oui, bon, voilà : quelques mois plus tôt, je m'étais fait avorter. Le père, c'était celui de l'apocalypse susmentionnée.

Le soir où on me conduit à l'hôpital pour m'interner, je suis persuadée que je vais accoucher. Dans mon ventre, ça bouge. Entre mes jambes, un liquide visqueux fuit. Ça pousse du dedans dans mon sexe.

Mon nom en hébreu veut dire « grâce ». Pas pour rien que je suis en transe, là. J'habite mon nom en connaissance de cause. Enfin.

Résurrection.

Béatitude.

Ils vont me déclarer inapte à la vie en société. Pas seulement parce que je persiste à croire que je suis enceinte malgré le test de grossesse négatif ; mon comportement présente bien d'autres... irrégularités, disons. Je n'ai plus faim ni sommeil jamais, j'erre dans le kibboutz la nuit, j'écris des phrases qu'on dit insensées sur les murs de ma chambre, mets le feu dans une poubelle en mémoire des camps de la mort, prends un porc-épic dans mes bras le plus tranquillement du monde et l'endors en fredonnant un vieux hit disco, lance mon passeport à la mer, puisque, peu importe, je suis morte dans l'avion avant d'atterrir ici, m'habille en blanc immaculé et crie que le temps du présent continu est arrivé et que nous sommes tous juifs sans le savoir et tous ressuscités. Ce genre de choses.

C'est Yossi qui appelle un psychiatre. Qui lui m'envoie à l'asile sans me demander mon avis. On arrive très tard. Entrevue de nuit.

Les soi-disant infirmiers ou médecins, jeans tee-shirt, genre ouvriers virils, me posent une série de questions. Je parle, entre autres choses, de communication intergénérationnelle par transmission psychique inconsciente. Bon. Ils ne comprennent pas. Je suis exaltée, survoltée, je joue à la séductrice, je me déclare gourou, vous errez, je peux vous montrer la voie, venez. Hypothèses: mégalomanie, maladie bipolaire, schizophrénie, bouffée délirante. Fascinant, ce vocabulaire !

Résultat: mégadose de somnifères et autres antipsychotiques. Quatre jours de semi-coma. Ensuite, je consens, mais ce n'est pas mon idée, on me renvoie à Montréal, Québec, Canada. Escorte, pilules et diagnostic différentiel à l'appui.

Apparemment, le seul moyen de me ramener à la raison est de me ramener à la maison. Ha ! Raison, maison, ça rime. Et pourtant.

Pourtant, depuis ce jour, je n'ai qu'une idée : y retourner.

Alors, voilà.

Ciao, elle est partie.